

« Tout le monde rêve d'une cité idéale. Sauf ceux qui considèrent comme satisfaisante la ville qu'ils habitent. Mais ils sont rares. Aussi rares que ceux qui trouvent parfaite la société dans laquelle ils vivent. Le philosophe dans sa bibliothèque et le déraciné dans son bidonville rêvent d'une ville qui puisse satisfaire aussi bien leur quotidienneté que leurs fantasmes. »
Michel Ragon - *L'homme et les villes* (1995)

< la quête de la cité idéale: *l'Utopia* >

De tous temps les hommes ont rêvé de villes idéales, des *Utopia* symbolisant par leur situation, leur topologie, leur aménagement, leurs propres aspirations d'une société plus démocratique, plus juste ou plus libre. L'*Utopia* est parfois la métaphore spatiale de la société idéale, ou bien à l'inverse on imagine que la forme urbaine que l'on veut révolutionnaire, ou que les caractéristiques novatrices des bâtiments, auront une influence sur la société, sur la façon de vivre, de travailler, de s'éduquer, sur les relations entre les personnes. Bien plus qu'une utopie architecturale, la ville idéale est souvent, avant tout, la description mythifiée de l'organisation sociale, politique et économique d'une communauté humaine.

Bien que le terme « utopie » et l'initiation du genre littéraire utopique soient portés au crédit de Thomas More au XVI^e siècle¹, la quête de la cité idéale remonte à l'Antiquité, aux écrits de Platon et avant lui aux travaux d'Hippodamos au V^e siècle avant JC. L'architecte Hippodamos reconstruit la ville de Milet (494 av.JC) en mettant en pratique sa conception d'une cité idéale par un découpage spatial en trois parties, séparant les habitants selon leurs classes sociales, plaçant au centre de la ville une agora. La forme urbaine suit un tracé géométrique rigoureux dont on trouvera écho dans de nombreuses villes postérieures, comme la ville de Turin au X^e siècle et bien plus tard dans les villes américaines au tracé en damier comme Washington ou New York à la fin du XVIII^e.

Le plan de la ville de Milet transpose dans l'espace, de manière rationnelle, la constitution et l'organisation sociale et politique de la cité grecque ; comme toute vision utopique, elle fera l'objet à l'époque d'une contre-utopie qui montrera ses travers. Aristophane se moque d'Hippodamos et de la construction au cordeau de la ville de Milet dans la pièce *Les Oiseaux* (414 av.JC) : « Je prendrai mes dimensions avec une règle droite que j'applique de manière que le cercle devienne carré. Au centre il y aura une place publique, où aboutiront des rues droites convergeant vers le cercle même et, comme d'un astre lui-même rond, partiront en tous sens des rayons droit » ; les sages heureusement décident de fuir une cité trop rationnelle, devenue invivable, pour fonder une ville sans contraintes entre ciel et terre. Bien plus tard Gulliver de Swift découvrira avec stupeur l'aberration de la société scientifique de l'Île de Laputa.

« Mais quoi ? Ne verra-t-on pas disparaître les procès et les accusations réciproques, dans notre cité où chacun des gardiens n'aura à soi que son propre corps, et où tout le reste sera commun ? Ne s'ensuit-il pas que nos citoyens seront alors à l'abri de tous les conflits que fait naître parmi les hommes la possession de richesses, d'enfants et de parents ? [...] Ainsi ils seront délivrés de toutes ces misères, et mèneront une vie plus heureuse que la vie bienheureuse des vainqueurs olympiques. »
Platon - *La République*, livre V.

¹ Le mot « utopie » est forgé par Thomas More à partir du grec *ou-topos*, « nulle-part » et *eu-topos*, « lieu de bonheur ».

Dans *La République*², Platon décrit une organisation civique et militaire idéale qui trouve sa légitimité dans l'Athènes ancienne mythique. La société très codifiée est régie avant tout par l'intérêt communautaire, elle est fondée sur une organisation rationnelle de la cité et sur la représentation de la cosmogonie Athénienne. L'éducation qui vise à réaliser l'harmonie du corps et de l'âme est un élément essentiel, mais la cellule familiale est proscrite au bénéfice de la communauté. Platon invente dans *Le Timée* puis dans *Critias*, le mythe de l'Atlantide, en opposant dans son récit l'Athènes ancienne, qu'il situe dans un passé imaginaire neuf mille ans avant son époque, aux conquérants Atlantes établis dans une île fortifiée par Poséidon. La civilisation idéale athénienne est stable et harmonieuse ; elle est organisée en trois groupes sociaux auxquels on accède par le mérite personnel : la classe supérieure formée par les philosophes et les prêtres en charge de l'administration de la cité, les guerriers responsables de sa défense et les artisans et agriculteurs qui s'occupent des problèmes économiques. Les envahisseurs Atlantes, descendants d'une civilisation engloutie par les eaux sont insulaires ; l'île est par essence un environnement protégé et inaccessible qui s'est développé de manière autonome loin de la société continentale. La civilisation athénienne idéale est située quant à elle dans un passé immémorial (l'histoire mythique est relatée par un témoin indirect qui lui-même la tient de quelqu'un d'autre) ; projection dans le temps qui sera utilisée fréquemment dans les utopies, notamment dans la littérature d'anticipation ou les écrits uchroniques (utopies temporelles).

C'est sur une île également que Thomas More placera la civilisation de *l'Utopie* (1516) qui figure son idéal d'ordre moral et de justice sociale. L'île Utopia, découverte par le navigateur Hythlodée (que More, contemporain de la découverte du Nouveau Monde, fait le compagnon de route d'Amerigo Vespucci) est maillée par un réseau de cinquante-quatre villes construites sur le même modèle urbain, avec les mêmes édifices et le même système politique de type suffrage indirect : les six mille familles vivant dans chacune des cités élisent des magistrats qui eux-même nomment un prince ; le système politique est très éloigné de la société féodale de la Renaissance, la destitution possible du prince devant les prémunir de tout despotisme. La stabilité de la démographie et l'équilibre socio-économique sont garantis par un mécanisme de répartition entre familles ou entre villes en cas de population excédentaire.

« Les Utopiens divisent l'intervalle d'un jour et d'une nuit en vingt-quatre heures égales. Six heures sont employées aux travaux matériels. [...] Le temps compris entre le travail, les repas et le sommeil, chacun est libre de l'employer à sa guise. Loin d'abuser de ces heures de loisir, en s'abandonnant au luxe et à la paresse, ils se reposent en variant leurs occupations et leurs travaux. [...] Tout le monde en Utopie, est occupé à des arts et à des métiers réellement utiles. Le travail matériel y est de courte durée, et néanmoins ce travail produit l'abondance et le superflu. [...] Le but des institutions sociales en Utopie est de fournir d'abord aux besoins de la consommation publique et individuelle, puis de laisser à chacun le plus de temps possible pour s'affranchir de la servitude du corps, cultiver librement son esprit, développer ses facultés intellectuelles par l'étude des sciences et des lettres. C'est dans ce développement complet qu'ils font consister le vrai bonheur. »

Utopia – livre second -Thomas More – 1516.

² *La République* – Platon – Ed. Garnier (1966).

Dans les environs, la campagne est rationalisée afin d'optimiser la production agricole qui est la principale activité de l'île, hormis quelques industries manufacturières essentielles. Le commerce extérieur assure la richesse de l'île, les biens et les richesses sont redistribuées à la communauté, le commerce intérieur étant interdit. La durée du travail est limitée (à six heures par jour, préfigurant notre RTT nationale !) de manière à laisser du temps pour la culture personnelle. La société utopique que dessine More est très loin de celle imaginée par Platon qui était organisée en castes hiératiques : ici apparaît l'idée d'une société plutôt égalitaire (bien qu'il subsiste malgré tout une caste d'esclaves, condition qui, il est vrai, n'est pas héréditaire) fondée sur un humanisme catholique, avec cependant une certaine rigidité de la société et une austérité du mode de vie qui semble être la contrepartie de l'équité sociale du système. La société en Utopia, bien que communautaire, est patriarcale et les mœurs sont très encadrés, le divorce y est quasiment interdit³, l'adultère est puni d'esclavage.

A peu près à la même époque, l'abbaye de Thélème du *Gargantua* (1534) de Rabelais est l'*alter ego* de l'île d'Utopie. Ici est pris le contre-pied systématique des valeurs monastiques de la Renaissance : l'architecture de l'abbaye est somptueuse et ouverte sur l'extérieur ; ses résidents sont beaux, heureux et richement vêtus. Point d'ascétisme : aux contraintes des vœux moniaux se substitue la possibilité pour chacun de vivre en couple, riche et libre. « Fais ce que voudras » proclame l'enseigne de l'abbaye qui manifeste la confiance que Rabelais place en l'éducation et la culture pour assurer l'épanouissement de l'humanité.

C'est encore sur une île, voisine de Sumatra, que Tommaso Campanella placera sa *Cité du soleil* (1602) qui renvoie autant à More qu'à Platon. Son idéal de société est fondé sur la science expérimentale et non dogmatique mais aussi sur l'occultisme, comme l'Athènes ancienne. Le régime politique est celui d'un communisme de gestion et de production des biens et de contrôle des unions et des naissances en fonction des données astrologiques. L'architecture de la Cité⁴ symbolise le paradigme social : de forme circulaire, la ville est entourée de sept remparts concentriques qui la protègent (faisant référence au cosmos ils portent d'ailleurs chacun le nom d'une planète) ; remparts qui ont aussi une fonction pédagogique, étant recouverts d'illustrations scientifiques dans les domaines de la nature, des mathématiques, de l'histoire.

Alors que les écrivains utopistes s'attachent à décrire minutieusement le cadre urbain de leurs sociétés idéales, qui mieux que les architectes pourront inventer, et quelquefois construire, la ville idéale ? La fin du XVIII^e siècle verra ainsi l'avènement de l'architecture symbolique et visionnaire des Ledoux, Boullée, Lequeu.

Une des constructions phares à cette époque est celle de la Saline royale d'Arc-et-Senans de Claude Nicolas Ledoux (érigée en 1774) qui forme un demi-cercle rigoureux à l'orée de la forêt de Chaux et dont on se demande de prime abord si le chantier n'a pas été interrompu avant que la seconde moitié du cercle n'ait été réalisée ; l'architecte évoque : « une forme pure comme celle que décrit le soleil dans sa course ». En fait la Saline, commande de Louis XV mais réalisée sous Louis XVI, peu avant la révolution, est bien conforme à la demande des fermiers généraux. L'architecture se met au service du premier site industriel intégré préfigurant les cités ouvrières, phalanstères et autres familistères au siècle suivant. Mais ici, si les ouvriers et leurs familles vivent bien en communauté, point d'idée collectiviste. Au milieu se trouve la maison du Directeur, centre du pouvoir, et de part et d'autre les locaux de production du sel ; refermant le demi-cercle, les maisons d'habitation collective et magasins divers sont entourés de jardins potagers et d'une enceinte. L'ensemble est conçu pour assurer une productivité

³ Vingt ans plus tard Thomas More, ancien Chancelier du royaume d'Angleterre, sera décapité pour avoir refusé de cautionner le divorce du roi Henry VIII et être resté fidèle à ses convictions papiste en plein courant réformiste.

⁴ Le modèle architectural de la *Cité du soleil* inspirera différents projets urbains comme celui de Palma la Nova près de Venise.

maximale en rationalisant le travail et en limitant les déplacements des ouvriers; l'organisation spatiale devient un instrument de contrôle en permettant une surveillance continue du personnel (une fenêtre est d'ailleurs prévue à cet effet dans la maison du Directeur) et en concentrant l'ouvrier sur son travail par une vie en vase clos (perdre son emploi veut dire perdre son logement). La Saline paraît évidemment à nos yeux modernes un univers concentrationnaire (d'autant que l'on apprend que les enfants travaillaient dans l'usine dès l'âge de cinq ans et que leur étaient attribuées, du fait de leur petites tailles, les tâches dangereuses et toxiques de nettoyage des installations), mais il faut replacer cette construction dans son contexte historique ; contemporain et disciple convaincu de Rousseau, l'architecte reprend à son compte l'idée de l'isolement bienfaiteur, loin de la ville tentatrice, et s'appuie sur les idées progressistes du Siècle des Lumières, visant par une nouvelle organisation du travail et du système productif à modeler le comportement social : « le caractère des monuments comme leur nature servent à la propagation et à l'épuration des mœurs ⁵».

Ledoux revient ensuite sur son projet architectural qui formera l'épicentre d'une cité idéale : la *Ville de Chaux*, projet qui ne sera jamais réalisé, referme le cercle inachevé de la Saline et devient l'archétype de la ville utopique. Autour de la circonférence du centre de production du sel devenu ici le centre urbain, s'implantent différents bâtiments à l'architecture symbolique⁶ : le marché, le cimetière sphérique, la forge à canons, l'hôpital (« pour épurer l'ordre social par l'attrait de la bienfaisance »), mais aussi les maisons aux formes allégoriques, tendant à la naïveté, des différents corps de métiers, les artistes, les gardes, les bûcherons, les charbonniers, et plusieurs bâtiments moralisants comme le « Temple de mémoire », la « Maison d'union », le « Temple de la conciliation » ou « Pacifère », la « Maison des plaisirs » dans laquelle « l'étalage du vice devrait amener aux biens les dévoyés »... Ces édifices qui resteront théoriques (Ledoux sera emprisonné sous la Terreur et ne construira plus) évoquent ceux du Palais municipal (1792), du Cénotaphe de Newton et de l'Amphithéâtre pour trois cent mille spectateurs imaginés par Etienne Louis Boullée, du projet de prytanée (1791) de Legrand et Molinos sur les ruines de la prison de la Bastille (temple qui se veut le symbole de l'éducation civique et morale du peuple), le projet d'étable en forme de vache gigantesque (la forme symbolise la fonction) ou le « Monument destiné à l'exercice de la souveraineté du peuple en assemblées primaires » de Jean-Jacques Lequeu, amphithéâtre qui, combinant le demi-cercle et le triangle, exprime par son architecture les valeurs morales et politiques de la société.

Comme dans la *Cité du soleil* de Campanella, l'architecture se veut symbolique, voire ésotérique (notamment avec de fréquentes références aux signes maçonniques). L'urbanisme est cosmogonique mais doit aussi traduire dans l'espace la rationalité de l'organisation sociale idéale; il transcrit dans sa géométrie cartésienne le culte à la déesse Raison. La géométrisation de l'espace s'applique autant au cadre bâti qu'aux espaces verts et agrestes. On pense ici par exemple aux parcelles agricoles bien réglées des Réductions jésuites en Amérique ou à la vision rousseauiste d'une Nature accueillante et policée. Ce nouvel art des jardins trouve sa source dans *Le songe de Poliphile* (1499) de Francesco Colonna (ouvrage ayant fortement inspiré par la suite Ledoux) qui dessine une ville idéale sur l'île Cythérée, une ville circulaire et bien organisée qui reprend à son compte les thèmes développés par la Renaissance italienne. L'apothéose en sera Versailles (1697) et ses jardins ordonnancés par André Le Nôtre, allégorie spatiale du pouvoir rayonnant du roi Soleil.

Les villes idéales ont souvent été imaginées pour construire le cadre d'un nouveau projet politique ou économique. Mais il s'agit parfois simplement de s'adapter à l'évolution de la société et c'est ainsi qu'à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e se pose de plus en plus

⁵ *L'Architecture considérée sous le rapport de l'art, des mœurs et de la législation* – Claude Nicolas Ledoux (1804).

⁶ Voir les maquettes de ces bâtiments présentées dans le Musée Ledoux sur le site d'Arc-et-Senans.

crûment la problématique de la concentration urbaine qui s'accroît alors que l'industrialisation bat son plein. Si la croissance des villes n'est pas contrôlée, avec la tendance naturelle de polarisation des activités et de densification de l'habitat que l'on connaît, la surpopulation conduira inévitablement à l'érection de zones d'habitats insalubres en périphérie urbaine. Pour contrer ce modèle de développement urbain, Arturo Soria y Mata propose en 1882 le système de *Cité linéaire* visant à urbaniser les zones rurales. L'idée est de construire des villes mono dimensionnelles en bordure des voies de chemin de fer. Ces « cités linéaires » pouvant atteindre plusieurs dizaines de kilomètres sur cinq cents mètres de large relieraient des « cités points », zones urbaines plus denses.

Autre forme urbaine radicale, la cité idéale imaginée par Ebenezer Howard dans *Les cités-jardins de demain*⁷ (1902) est un modèle de développement urbain alternatif qui veut apporter une réponse au problème de l'habitat à l'ère industrielle. La cité-jardin est de taille limitée (la population ne doit pas dépasser trente mille personnes), elle regroupe toutes les fonctions administratives et les activités tertiaires au centre, lui-même entouré de jardins et d'avenues arborées bordées d'habitations et de commerces. L'urbanisation des quartiers et leur entretien sont gérés de manière mixte par des promoteurs privés et les pouvoirs publics qui régulent l'éventuelle spéculation immobilière et la concentration de la propriété foncière (tout en laissant sa place à l'initiative privée). Les villes sont cernées par une couronne de terres agricoles où sont également implantées les industries. À terme les cités-jardins, reliées les unes aux autres par un réseau de chemin de fer, formeraient des grappes d'agglomérations à dimension humaine, toutes fondées sur le même système de gestion collectif, mi public, mi privé.⁸ Le modèle prôné est celui de « ville à la campagne » alliant les avantages des deux environnements : l'animation sociale d'une cité qui reste cependant à dimension humaine et la qualité de vie d'un espace calme, non pollué, où la vie est bon marché et qui s'inscrit en harmonie avec les zones rurales. Le schéma urbain n'est pas figé comme dans les cités idéales du XVIII^e mais seulement théorique ; il s'agit plus d'un organigramme fonctionnel, le plan urbain s'adaptant au contexte du site.

L'approche de l'architecte Tony Garnier des défis urbains portés par l'ère industrielle est plus pragmatique et moins drastique que la solution alternative proposée par Howard. Son dessin de la *Ville industrielle* (1917) représente une ville moyenne imaginaire d'environ trente-cinq mille habitants ayant parfaitement intégré, sans idées de retour à la nature ni vision futuriste, les contraintes de production industrielle du début du XX^e siècle. C'est une ville moderne dont l'organisation s'appuie sur une séparation des fonctions et de la circulation : les industries sont à proximité des voies de communication : le fleuve, le chemin de fer ; les quartiers d'habitation sont découpés en îlots selon une trame rectangulaire avec une localisation des équipements publics de proximité selon un principe d'unités de voisinage. L'efficacité du modèle architectural industriel et sa logique fonctionnelle sont transposées à l'habitat et aux bâtiments publics construits sans ornements superflus. Le monumental s'efface pour un espace urbain à dimension humaine (les bâtiments sont bas, les espaces publics arborés) avec une architecture dépouillée jouant sur le rapport entre le végétal et le minéral (le béton est le nouveau matériau efficace par excellence).

C'est aussi par le dessin que Hugh Ferriss, architecte et perspectiviste américain renommé au début du XX^e siècle, va matérialiser en 1929 sa vision d'une *Métropole du futur*⁹. Ferriss, fasciné par la floraison exubérante des gratte-ciel dans les villes américaines (il habite lui-même en haut d'un gratte-ciel et découvre tous les matins la

⁷ *Les cités-jardins de demain* - Ebenezer Howard - Ed. Sens & Tonka (1998) (CDU 37918).

⁸ Les premières cités-jardins sur le modèle imaginé par Ebenezer Howard ont été réalisées à partir de 1903 dans les environs de Londres à Letchworth et Welwyn Garden City.

⁹ *La métropole du futur* - Hugh Ferriss - Ed. du Centre Georges Pompidou (1987) (CDU 18943).

canopée de Manhattan dans la brume), cherche, à travers ses dessins aux clairs-obscur puissamment expressifs, à projeter les tendances architecturales en cours, l'emploi de nouveaux matériaux comme le verre, le béton et l'acier remplaçant la brique, et à extrapoler les impacts des nouvelles réglementations de la construction (les zoning laws) qui conduisent à l'édification d'immeubles à redans, sortes de ziggourats modernes.

Spectateur captivé par cette ville moderne effervescente en construction, Ferriss est en même temps troublé par le processus de concentration urbaine et ses impacts sur la société ; l'architecture ayant pour lui une influence directe sur la vie des citoyens, sur leurs pensées, leurs émotions, leur comportement (bien que l'architecte, ni scientifique, ni psychologue, ni philosophe, ne maîtrise jamais les effets sociaux de ses constructions) ; il dessine alors une métropole imaginaire fondée sur la trilogie sciences, arts et *business*. Sa ville idéale est une ville relativement basse, aux immeubles bien ordonnancés ne dépassant pas six étages (la largeur d'une rue de manière à éviter les ombres portées par les bâtiments les uns sur les autres), sans banlieue ni taudis, maillée par un réseau de gigantesques tours-noyaux qui forment le cœur des trois zones principales de la ville : le Centre des Affaires, le Centre des sciences, le Centre des Arts et leurs pôles annexes : Energie, Finance, Technologie, Arts industriels, Religion, Philosophie. La métropole du futur de Ferriss, à l'architecture monumentale mais épurée, à l'urbanisme aéré et à la répartition spatiale fonctionnelle, n'est pas sans évoquer le projet de *Ville contemporaine de trois millions d'habitants* de Le Corbusier, mais mâtiné du symbolisme architectural naïf d'un Ledoux ; le Centre des affaires (également siège des pouvoirs législatif, judiciaire et exécutif) respire la puissance du *business*, le Centre des arts est un hymne à l'air et à la lumière, un immeuble-atelier évoque un radiateur à ailettes, le gratte-ciel des Sciences est pur et froid comme les mathématiques...

« Des tours comme des cristaux. Des murs translucides. La pureté du verre habillant l'acier. Pas un rameau gothique, pas une feuille d'acanthé : rien qui ne se souvienne du règne végétal. Un monde minéral. D'étincelantes stalagmites. Des formes aussi froides que la glace. Mathématiques. Nuit sur le secteur des Sciences. »
Hugh Ferriss

Bien qu'elle soit fondée sur une rationalité spatiale et géométrique, la vision d'Hugh Ferriss d'une ville idéale s'éloigne de celle de Le Corbusier ; parce qu'il est peut-être, au contraire de l'architecte français, plus praticien que théoricien, sa description n'est pas dogmatique, la ville ordonnée qu'il décrit n'est qu'une image mythique dans la brume, un mirage que l'observateur contemple du haut de sa terrasse.

Une quinzaine d'années plus tôt en Europe, dans le contexte de l'avant-guerre de 14-18, le projet utopique de *Cité mondiale* (1913) d'Ernest Hébrard figure une capitale neutre où seraient discutés les contentieux internationaux. L'image de grande métropole idéale (dont l'implantation est prévue face à la ville de Neuchâtel) montre une organisation symétrique autour de voies d'eau et d'un réseau ferroviaire ; une métropole moderne qui offre une réponse à la densification urbaine et à la croissance des transports.

Charles Edouard Jeanneret dit Le Corbusier reviendra sur ce projet au travers d'une approche révolutionnaire de l'urbanisme dans la *Ville contemporaine de trois millions d'habitants* (1922), projet théorique appliqué ensuite au réaménagement de la ville de Paris avec la proposition de *Plan Voisin* (1925) lors de l'Exposition internationale des Arts décoratifs. Pour contrer l'étalement des villes qui semble inéluctable, Le Corbusier propose de resserrer la ville en densifiant son centre par la juxtaposition de gratte-ciel (dix-huit tours de deux cents mètres de haut pour le Plan Voisin). La ville de l'ère industrielle sera une « ville-machine ». Si Tony Garnier appliquait l'efficacité de l'architecture industrielle à l'habitation, Le Corbusier, dans l'esprit du Purisme, courant

artistique qu'il a contribué à fonder¹⁰ et qui s'inspire de l'esthétisme fonctionnel des machines, prône une nouvelle architecture rationnelle et mono fonctionnelle. La standardisation se retrouve dans les procédés constructifs basés sur l'ossature plutôt que sur le mur porteur (grâce à l'emploi systématique du béton armé) et sur la préfabrication, les formes géométriques simples, un système de mesure basé sur les proportions normalisées du corps humain (le Modulor, 1947). L'« homme-machine » vivra dans une « ville-machine » : les unités d'habitation sont des blocs, disposés régulièrement dans un espace vert, logeant chacun mille six cents personnes et disposant de services collectifs intégrés (des unités d'habitation pas très éloignées des phalanstères fouriéristes) ; espacés les uns les autres de cent cinquante mètres, chaque immeuble de bureaux de l'hyper centre accueille dix à cinquante mille employés.

Habiter, circuler, travailler, se distraire sont les quatre fonctions primordiales de la ville contemporaine selon le manifeste de *La Charte d'Athènes* (1943), fonctions qui doivent être nettement différenciées, impliquant un zoning urbain. Le plan de la ville machiniste est géométrique (les voies courbes sont à proscrire), avec un hyper centre très dense et une disparition des banlieues. Dans cette ville idéale, ou « cité radieuse », ensoleillement, espaces verts et espaces de détente sont privilégiés, les voies de circulations sont nettement différenciées (règle des sept voies); l'image est celle d'une ville géométrisée et ordonnée qui évoque l'absolutisme des architectes visionnaires du XVIII^e, une ville qui comme celle de Ledoux par exemple veut faire le bonheur des citoyens malgré eux (alors que beaucoup n'aspirent qu'à devenir propriétaires d'un pavillon et d'un lopin de terre en banlieue).

« Étudiée au crible de la raison, l'urbanisation d'une grande ville fournit des solutions aussi pratiques que hautement architecturales. Elles naissent de l'analyse purement théorique du problème ; elles bouleversent nos habitudes. Mais depuis quelques années, la vie des grandes villes n'est-elle pas devenue si intenable qu'il semble opportun de préconiser des remèdes ? L'homme pense théoriquement, il acquiert des certitudes théoriques. Par la théorie, il se donne une ligne de conduite, il fixe des principes fondamentaux. Muni d'une ligne de conduite, fort de ses principes fondamentaux, il envisage les cas d'espèces de la vie pratique. »
Le Corbusier – « Le centre des grandes villes » in *Où en est l'urbanisme en France* – Eyrolles (1923).

Hors le programme de la *Cité radieuse* de Marseille qui sera réalisé partiellement, les préceptes de la *Charte d'Athènes* seront appliqués en partie sur la ville de Chandigarh en Inde, ville plus horizontale que verticale, où Le Corbusier paraît assouplir sa vision dogmatique de l'urbanisme. La ville de Brasilia, nouvelle capitale du Brésil, sera reconstruite par deux de ses disciples, Lucio Costa et Oscar Niemeyer, qui juxtaposeront architecture monumentale et axes de circulation triomphants. L'appropriation de la vision utopique de Le Corbusier par les urbanistes de la dernière partie du XX^e siècle (ses idées n'étaient pas populaires en son temps) entraînera la construction des « grands ensembles » de l'après-guerre, application simplificatrice d'un urbanisme fonctionnel prônant la séparation spatiale des fonctions urbaines.

Alors que les architectes visionnaires, de Ledoux à Le Corbusier, s'attachent à décrire et quelquefois à construire leur ville idéale, la littérature de science-fiction, qui reprend à la fin du XIX^e le flambeau du genre utopique, se consacre à l'élaboration de contre-utopies sociales et à la peinture des travers des sociétés parfaites ou voulues comme telles.

Dans *Les 500 millions de la Béguin*¹¹ (1879), Jules Verne fait s'affronter deux conceptions radicalement opposées de la société, représentées par deux villes utopiques antagonistes : Franceville et Stahlstadt. Nous sommes spectateurs de la construction

¹⁰ Le Corbusier publie en 1918 avec Amédée Ozanfant, le manifeste *Après le Cubisme*.

¹¹ *Les 500 millions de la Béguin* – Jules Verne - réédition Flammarion (1997).

simultanée de deux cités idéales, par la bonne fortune d'un fabuleux héritage qui servira pour moitié à l'édification d'une cité sidérurgique glorifiant le travail et l'industrie (évoquant l'empire Krupp), pour l'autre à établir une cité hédoniste mais rationnelle, dont le fonctionnement est régulé par la science. Jules Verne nous montre deux contre-utopies : ni l'une ni l'autre des deux villes ne paraissent vraiment attirantes; l'univers industriel concentrationnaire de Stahlstadt s'oppose à la fadeur de Franceville qui ne présente jamais la dimension romantique de sa rivale.

La métaphore de la ville idéale se retrouvera d'ailleurs au fil de l'œuvre de Jules Verne dans *Paris au XX^e siècle*, dans *Une ville idéale*, ou encore avec la ville dopée à l'oxygène de Quiquendone dans *Le Docteur Ox* (1874), avec Coal City dans *Les Indes noires* (1877), à travers l'édification d'une communauté utopique sur l'île d'Hoste dans *En Magellanie* (1897), et dans Milliard-City de *L'île à Hélice* (1895), rêve de milliardaire et d'ingénieur, fabuleux parc flottant disposant de tous les perfectionnement techniques et hygiéniques, qui finit par sombrer à cause des rivalités intestines de ses occupants (les dissensions politiques entre les Babordais et les Tribordais). La ville idéale n'est pas viable, elle ne peut être qu'utopique.

Looking Backward d'Edward Bellamy (traduit en français en *Cent ans après*, 1891) est un ouvrage qui connut à la fin du XIX^e siècle un succès international; il s'agit de la description eutopique d'une société idéale, placée non pas dans une île éloignée ou sur un continent oublié mais dans un lointain futur, en l'an 2000. Ici, point de technologies futuristes extrapolant les découvertes scientifiques de l'époque comme dans les écrits d'H.G. Wells, Jules Verne, Emile Souvestre ou Albert Robida (anticipations dont nous reparlerons dans la *Futurapolis*) il s'agit plutôt de décrire par le menu le système social, économique, politique, d'une société coopérative de production et de consommation se substituant au modèle industriel capitaliste américain de la fin du siècle qui pêche par les fortes inégalités entre classes sociales conduisant aux grèves ouvrières, à l'indigence pour une partie de la population, à l'exclusion. Le héros, placé dans un état comateux (un sommeil « magnétique »), se réveille cent ans plus tard dans une ville de Boston foncièrement différente de celle qu'il connaissait, avec une société non plus libérale mais communiste, dont il va progressivement découvrir les rouages. Le système en vigueur en l'an 2000 est caractérisé par la suppression du capital individuel, par l'abolition de l'héritage, par la disparition du salariat et par la concentration au niveau de l'Etat de toutes les branches de l'industrie et du commerce. Pour que le système fonctionne, tous les citoyens sont tenus d'effectuer un service de travail obligatoire (pendant une vingtaine d'années) avec une affectation dans un premier temps dans des métiers basiques de main d'œuvre ou de domesticité (les classes du « soldat industriel »), puis ensuite dans les professions manufacturières, artisanales ou libérales qui conviennent le mieux à chacun. En retour, les citoyens profitent de quantité d'équipements collectifs et de services publics performants et gratuits, et détiennent des cartes de paiement créditées de leurs quotes-parts du produit annuel national avec lesquelles ils peuvent acheter des produits de consommation dans les magasins publics. Cette vision idyllique d'une société communiste nivelant les particularismes des individus mais aussi les disparités économiques et sociales n'a pas encore été bien sûr à l'époque confrontée au régime bolchevique du début du XX^e siècle.

Sur un autre registre, *Le Meilleur des mondes*¹² (*Brave new world*, 1932) d'Aldous Huxley me fait penser à la civilisation athénienne imaginée par Platon vingt-trois siècles plus tôt dans *La République* : même idée d'une société juste mais constitutionnellement inégalitaire, reposant sur un système de groupes sociaux immuables. Mais ici la vision développée par Huxley est évidemment une contre-utopie grinçante. Alors que Platon proposait de bannir de la cité idéale infirmes et enfants issus d'unions illégitimes (les

¹² *Le Meilleur des mondes* – Aldous Huxley – Ed. Pocket (1977) (CDU 40419(1)).

procréations devant être agréées par les gouvernants), dans *Le Meilleur des mondes*, l'eugénisme est la règle fondatrice de la société. Le système s'appuie sur une organisation en castes avec des profils sociaux standardisés qui sont définis par des technologies de manipulation génétique et renforcés par un conditionnement hypnotique lors de la fabrication *in vitro* des embryons dans les Centres d'incubation et de conditionnement (la reproduction naturelle n'est plus pratiquée depuis longtemps). Les Alphas formeront la classe dirigeante, les Bétas les cadres spécialisés, puis les Gammas, les Deltas et les Epsilon dont les oeufs sont traités pour se diviser en plusieurs dizaines de jumeaux identiques, et auxquels seront attribués les tâches subalternes. Sauf exception, en 632 de la nouvelle ère (après « Notre Ford »), les individus produits en série sont heureux dans l'accomplissement de leurs tâches et dans l'assouvissement de leurs loisirs puisqu'ils ont été conditionnés physiquement et moralement, avant même leur naissance, à apprécier leur servitude et leurs positions sociales. Les communautés ne sont pas envieuses des charges et des avantages des autres groupes, la société du Meilleur des mondes, même si elle est dénaturée, est stable. C'est d'ailleurs la devise du nouvel ordre mondial : « Communauté, identité, stabilité ».

Aldous Huxley reviendra bien plus tard dans le *Retour au Meilleur des mondes*¹³ (1958) sur sa vision dystopique de la société idéale, en la comparant à celle tout aussi repoussante du *1984* (1948) de Georges Orwell. Reprenant les thèmes de la surpopulation et du partage des ressources naturelles, de l'excès d'organisation sociale, de la propagande politique, de la persuasion subconsciente ou chimique, il s'aperçoit, non sans crainte pour notre liberté individuelle, que la caricature du *Meilleur des mondes*, qu'il avait placée par optimisme dans un lointain futur, est en fait à notre porte : les instruments d'une dictature scientifique qui s'appuierait sur l'eugénisme, la manipulation des individus et le contrôle des masses sont déjà latents dans nos sociétés occidentales.

L'écrivain russe Evguéni Zamiatine, qui au début du XX^e siècle vit de l'intérieur la révolution russe et la dictature du prolétariat, écrit *Nous autres* (1920) sur les dérives totalitaires du régime bolchevique. Contre-utopie sur l'uniformisation de la société régie par un Etat autocratique, les habitants vivent dans une ville de verre où il n'y a ni murs ni cloisons, les activités de chacun sont visibles de tous, à l'exception de rares moments d'intimité dont les plages horaires sont strictement régies par l'Etat (et par le despote surnommé le Bienfaiteur). Les individus sont identifiés par des numéros, dormant, mangeant, travaillant tous ensemble aux mêmes horaires dans cette ville transparente. Le héros, D-503, se rangera à la cause des dissidents *extra muros* (les Méphis qui vivent libres dans la nature) grâce à la rebelle I-330 dont il s'éprendra. Découverts par l'Etat, l'une sera exécutée publiquement dans une cloche de verre, l'autre subira une lobotomie le transformant en automate.

Ce thème de l'aliénation de la conscience individuelle sera repris plus tard dans le film *THX 1138* de Georges Lucas (1970) et dans le feuilleton « culte » *Le prisonnier*¹⁴ (1967). « Je ne suis pas un numéro, je suis un homme libre » clame avec obstination Numéro 6 alors qu'il est en résidence surveillée dans un village isolé et autarcique, aux maisons pimpantes et aux allées fleuries. Le microcosme policé de ce village idéal (qui on l'apprend au fil des épisodes est dirigé par Numéro 2, mais qui est alors Numéro 1?) étouffe toute velléité de rébellion des résidents qui sont numérotés pour mieux annihiler leur individualité.

Ecrit en 1948, une trentaine d'années après le livre de Zamiatine, *1984*¹⁵ d'Orwell est un réquisitoire effrayant contre le totalitarisme érigé en système politique et social absolu.

¹³ *Retour au Meilleur des mondes* - Aldous Huxley – Ed. Pocket (1978) (CDU 40419(2)).

¹⁴ *Le prisonnier* de Patrick Mc Goohan (1967).

¹⁵ *1984* a été porté à l'écran en 1955 par Michael Anderson et en 1984 par Michael Radford.

« La paix, c'est la guerre. La liberté c'est l'esclavage. L'ignorance c'est la force » sont les mots d'ordre de cet archétype de société totalitaire qui trouve ses modèles dans les régimes nazi et fasciste italien et dans le despotisme stalinien contemporain du roman d'Orwell. Le monde décrit par *1984* est divisé en trois parties : L'Eurasia, l'Estasia et l'Océania dont la capitale est la ville de Londres, ravagée par la révolution qui a instauré le régime tyrannique de Big Brother. Winston Smith est un fonctionnaire du ministère de la Vérité (quatre ministères se partagent la gestion du pays : La Vérité, la Paix, l'Amour et l'Abondance) qui a pour tâche principale de désinformer ses concitoyens. En fonction de l'actualité (Océania est en guerre contre les deux autres parties du monde) et de la raison d'Etat, il modifie les archives historiques en réécrivant continuellement le passé. « Big Brother is watchnig you » proclame les affiches placardées dans toutes les rues de la ville, à la surveillance des habitants par les « télécrans », au contrôle de l'histoire (seul le présent compte¹⁶), s'ajoute un encadrement des opinions par la création d'un nouveau langage, le Novlangue, qui vise à empêcher de pouvoir penser contre le pouvoir en place. Comment en effet formuler des idées subversives alors que les mots manquent pour les exprimer ou même pour les concevoir ? Winston Smith qui rejoint l'opposition clandestine par amour sera torturé jusqu'à l'aveu public de ses crimes et enfin de son idylle avec Julia (l'amour étant évidemment interdit) ; cet aveu, ultime victoire du Parti, laissera les protagonistes définitivement broyés par le régime et sans aucun espoir.

Bien loin de l'eutopie de la littérature des siècles précédents, le cinéma de la dernière partie du XX^e siècle est aussi le révélateur implacable des risques portés en germe par notre culture et notre société contemporaine. En prenant souvent pour cadre d'action le proche futur, le cinéma de science-fiction caricature les dérives potentielles de notre société. Ainsi le film *Soleil vert*¹⁷ de Richard Fleisher (1973) sur le thème de la surpopulation et du risque de famine dans les mégalo-poles, *Orange Mécanique* de Stanley Kubrick (1971) film choc sur celui de l'ultra violence urbaine qui trouve écho régulièrement dans l'actualité et la violence des « jeunes » dans les banlieues, *Bienvenue à Gattaca* de Andrew Niccols (1998) sur l'eugénisme et la discrimination génétique qui reprend le thème déjà développé par Aldous Huxley dans *Le Meilleur des Mondes*, ou encore *L'Armée des douze singes* de Terry Gilliam (1995) sur l'anéantissement de l'humanité par un terrifiant virus.

La cité idéale est peut-être celle de *L'Âge de cristal*, film de Michael Anderson (1976) qui montre, à la façon d'une contre-utopie, une ville du futur recluse dans un paysage désertique ravagé par un holocauste nucléaire, une ville autarcique entièrement gérée par un ordinateur où la recherche du plaisir est la principale occupation de ses habitants mais où la durée de vie est limitée à trente ans. Autre cité idéale, la ville écologique de *Demolition man* (1993), parsemée d'espaces verts, mais aseptisée et uniformisée (il n'existe ainsi plus qu'un seul type de restaurant : les « Pizza Hut ») où une société du futur ultra pacifique (les jurons proférés dans un espace public font automatiquement l'objet d'amendes par les machines surveillantes) est confrontée à la violence de dangereux criminels réveillés par erreur de leur peine d'hibernation perpétuelle.

Aristophane prenant le contre-pied de la société athénienne idéale souhaitée par Platon, Rabelais dénonçant l'utopie austère et uniformisante de More, Swift critiquant le modèle social scientiste imaginé par Francis Bacon, Zamiatine ou Orwell démontant le mythe de l'utopie communiste, la description de la société idéale dans la littérature utopique a toujours oscillé de l'eutopie à la contre-utopie la plus sévère ; comme si la vision optimiste et quelquefois angélique des utopistes au fil des siècles devait être équilibrée, par un effet de contre-poids, avec les regards critiques, ironiques ou railleurs de leurs détracteurs. La littérature et le cinéma de science-fiction, qui ont pris le relais aujourd'hui de ces écrits utopiques, explorent des futurs alternatifs, résolument dystopiques comme

¹⁶ « Notre révolution est l'étape définitive de l'évolution qui mène à la suppression de l'histoire » - Adolf Hitler, cité dans l'ouvrage de L. Pauwels et J. Bergier, *Le Matin des magiciens* - Ed. Gallimard (1960).

¹⁷ D'après une nouvelle de Harry Harrison, *Make room, make room* (1966).

par exemple le courant *cyberpunk*, au point que l'on peut se demander s'il est encore possible de rêver à notre époque à un espace et une société où la vie serait plus facile, plus juste ou plus heureuse, une *Cité du soleil* ou une *Cité radieuse*, une île d'*Utopia* perdue au milieu de l'Océan.

En ce début du XXI^e siècle, les géographes ne recensent plus aucune *terra incognita*, hormis l'espace intersidéral et pour partie le monde sous-marin. Le formidable choc culturel provoqué sur la société européenne de la Renaissance par la découverte des villes de Tenochtitlan et de Cuzco et celle des civilisations aztèque, inca et maya n'est sans doute pas près de se reproduire. Le mythe éternel de l'Atlantide, civilisation merveilleuse et très avancée, que l'on découvre lors d'une exploration de terres inconnues ou de continents perdus est donc révolu, sauf évidemment à espérer une « rencontre du 3^{ème} type ¹⁸ » avec une civilisation extra-terrestre. Par ailleurs l'Etat n'est plus aujourd'hui le grand ordonnateur de la société ; les lobbies économiques, les multinationales, les places boursières, la loi du marché sont les nouveaux régulateurs de notre société capitaliste et consumériste. Difficile donc d'imaginer une ville ou une société idéale fondée de toutes pièces par un Etat omniprésent, bienveillant et visionnaire, supervisant l'économie, les règles sociales, les relations familiales, les usages, l'enseignement, les loisirs, comme certains ont pu le rêver ou l'espérer depuis l'Antiquité jusqu'au début de l'ère industrielle au XIX^e. Enfin, on sait par expérience que les craintes de certains contre-utopistes étaient fondées et que le mythe collectiviste de Fourier, d'Owen ou de Cabet, et plus tard de Lénine a trouvé ses limites dans l'application autocratique, à l'échelle nationale, des utopies socialistes. L'espoir d'une société plus égalitaire s'est dissout au fil du XX^e siècle avec l'obstination des dictatures du Parti (qui ne devaient être à l'origine que des régimes transitoires). On sait donc qu'il est dangereux de vouloir faire le bonheur des gens malgré eux, et de la même façon, qu'il est réducteur de vouloir imaginer un cadre bâti révolutionnaire pour modeler la société comme ont pu le rêver, quelquefois en mettant leurs conceptions en application, des architectes visionnaires comme Hippodamos de Milet, Ledoux ou Le Corbusier.

Alors dans notre époque trop pragmatique ou plus assez idéaliste, quels sont les terrains propices à l'utopie ? Où planter les fondations d'une nouvelle ville idéale ? Il existe en tout cas trois champs passionnants à explorer : celui de la « ville numérique », dernier avatar de la relation suivie entre la ville et les technologies qui pose aujourd'hui de nouvelles questions sur la citoyenneté, le commerce, l'accès aux services publics, la forme urbaine ; puis le champ de la « ville globale électronique » parce que l'espace intangible formé par Internet, le réseau des réseaux, constitue sans doute le Nouveau Monde du XXI^e siècle, le continent immatériel dont les limites restent à découvrir, dont les modèles économiques, sociaux, culturels, interpersonnels restent à définir ; enfin, ce sera l'objet de notre escale suivante, le troisième champ de l'utopie contemporaine me paraît être celui de la « ville virtuelle » qui, conjuguant Internet et les technologies de l'image numérique, pourrait construire le cadre immatériel prolongeant les expériences sociales utopiques des siècles passés.

¹⁸ Voir le film de Stephen Spielberg, *Rencontre du 3^{ème} type* (1977).